

lui, blanc, en ignorait l'existence ! Cela me fait instinctivement penser à ce qu'il y aurait de ridicule, dans un fils du Céleste Empire, de publier à Pékin la découverte qu'il aurait faite de Paris et du bassin de la Seine avec ses barbares habitants.

Aussi tristes, aussi stériles que ceux du grand lac des Ours, les rivages du lac Maunoir en ont toute la physionomie. Des horizons immenses, bordés d'une faible et tremblante ligne bleuâtre, aperçue seulement du haut des côtes ; une surface éclatante de blancheur, semblable à une immense soupe au lait, voilà tout ce que nous avons à y contempler. L'esquisse en serait bientôt faite : une page blanche.

La Terre-Grise s'étend à notre droite dans une baie profonde où l'on suppose que s'écoulent les eaux du lac par un siphon souterrain ; car ce vaste bassin n'a pas de déversoir apparent à ciel ouvert.

A gauche, un entablement calcaire se prolonge vers le nord, et a reçu des Indiens le nom de Traîneau des Têtes-Pelées. Quelles belles carrières cela ferait !

En face de nous, à huit ou dix kilomètres, s'étend au large un promontoire dénudé qui rappelle les rivages arctiques. C'est le cap des Gros-Poissons, une pêcherie fertile en truites saumonées pesant de 35 à 50 livres.

Sans nous arrêter plus d'un quart d'heure à contempler l'immensité et la désolation de ce paysage boréal, nous nous élancâmes de nouveau sur la surface du lac, espérant aller bivaquer sur la Terre Boursofflée, dont le cap susdit nous déroba la vue.

Tout à coup, au moment où nous doublons ce promontoire, vent debout, nous nous trouvons nez à nez avec sept loups blancs énormes !

Tadiralé courait en tête des chiens, la tête enfoncée dans son capuchon, parce qu'il n'y avait nulle apparence de sentir sur la surface du lac, tassée et durcie par les vents. Il fit un saut d'un pied de haut en apercevant les monstres surgir presque sous son nez. Il se recula vers le traîneau ainsi que tout notre attelage.

Comme je conduisais les chiens, derrière le véhicule, j'étais le moins exposé. D'ailleurs, je n'e pus prouver la plus légère crainte de trouble. Je n'eus pas même le temps d'avoir peur. Il fallut prendre une décision rapide.

—Saisis le collier du chien-conducteur, criai-je à l'enfant.

Les loups paraissaient aussi surpris que nous. Ils avaient fait un bond prodigieux, à notre arrivée inattendue au détour du promontoire. Mais en trois ou quatre autres bonds, ils nous avaient entourés d'une terrible préceinte. A ce moment, s'ils se fussent jetés sur nous, il eût été impossible d'échapper à la mort la plus affreuse : celle d'être dévorés vivants par ces horribles bêtes, sans pouvoir même nous défendre.

En effet, ne prévoyant nullement cette fâcheuse rencontre, j'avais enfoncé nos haches sous les couvertures, au fond du traîneau étroitement lacé ; et j'avais laissé mon couteau de poche dans le sac de cuir où l'on serre la batterie de cuisine. Rien, donc, que nos dents et nos ongles contre des ongles et des dents de loups !

—Qu'allons-nous faire ? criai-je à Tadiralé, qui avait de la peine à maîtriser les chiens et ses éclats de rire.

—Je ne sais, répondit-il en riant. L'enfant ne manifestait pas plus de crainte que je n'en éprouvais moi-même. Dans de telles conditions je me sentis rassuré. Si la peur l'eût paralysé, notre position eût été tout autre. Loin de là, nous nous surprenions à rire l'un l'autre de notre cruel embarras.

Ah ! si les loups n'étaient pas si bêtes, s'ils avaient au moins un grain de bravoure, ils nous auraient bientôt fait rire jaune. Mais ces monstres, hauts comme des veaux d'un an, ces monstres qui viennent à bout du redoutable bœuf musqué, à la tête bardée de fer, tremblent et hésitent devant la seule majesté de la face humaine, fût-elle celle d'un faible enfant indien.

Messieurs loups s'abattirent autour de nous comme autant de limiers en arrêt devant un vol de perdreaux ; ils levèrent leur grosse tête, découvrirent leur terrible râtelier et se prirent à hurler d'une façon sinistre.

Ils appelaient leurs lointains compagnons à la rescousse. Ils étaient affamés.

—Quand le loup hurle et se tient en arrêt, cria Tadiralé il va attaquer. Dépêche-toi de dégager les haches ; ils vont me sauter dessus.

Ah ! comme je m'employais à délayer le traîneau !

Nos chiens, qui d'abord s'étaient sentis en veine de chasse, commencèrent maintenant à trembler de peur, et firent chorus avec les loups, tout en se serrant contre le jeune sauvage.

—Dépêche-toi, mais dépêche-toi donc ! s'écria de nouveau le pauvre enfant. Tu le vois, ils ne nous craignent pas, ils avancent peu à peu, ils nous regardent de travers, ils montrent les dents ; s'ils commencent l'attaque, c'est fini.

Mais je n'avais nul besoin d'être encouragé au travail. Mes doigts, engourdis par l'onglée, eurent bien vite recouvré leur vigueur et leur chaleur. Tout en délaçant le traîneau, je poussais de grands cris pour effrayer les loups qui continuaient d'avancer pas à pas, en resserrant le cercle.

Alors la colère me gagna, cette espèce de rage concentrée que fait naître la contradiction systématique et l'opposition injuste. Je jetai une hache à Tadiralé, je passai la mienne devant moi sous les cordes du traîneau, prête à être tirée, si besoin était, je pris mon fouet et je criai au jeune homme :

—Maintenant, dispose les chiens en flèche et hâte-toi de venir te placer derrière moi, sur le traîneau.

Puis je donnai aux chiens le signal consacré :

—Marche !

Ils partirent tous six comme des flèches, droit devant eux, sans crainte des loups ; tandis que nous brandissions nos haches en poussant des clameurs.

Les sept monstres opérèrent promptement un mouvement de conversion pour nous laisser passer. Quatre prirent à droite, trois à gauche, et nous défilâmes glorieusement au milieu d'eux, distribuant à droite et à gauche quelques bons coups de fouet aux plus rapprochés.

Les loups firent semblant de vouloir nous suivre. Ils se rejoignirent derrière nous, mais nous menacés et nos cris les intimidèrent, et ils abandonnèrent la partie. Longtemps après nous entendions encore leur concert peu mélodieux, accents de regret que leur arrachait la honte de leur défection.

Depuis ce jour-là j'ai conçu pour le loup le mépris le plus souverain. Il ne mérite pas autre chose.

EMILE PETITOT.

NOS GRAVURES

M. ÉDOUARD HERVÉ

Monsieur Hervé, qui succède au duc de Noailles, à l'Académie Française, où il vient d'être reçu, est certainement l'un des plus brillants journalistes de ce temps. Ancien élève de l'Ecole Normale, il est d'abord entré dans l'enseignement, qu'il quitta pour entrer à la *Revue Contemporaine*, en 1868. De là, il passa au *Courrier du Dimanche*, puis il rédigea le *Courrier de Paris*, avec M. Weiss.

Après la chute de l'empire, il proclama sa doctrine monarchique dans la préface parue en tête de l'ouvrage de M. Charles Yriarte, les *Princes d'Orléans*. Il est aujourd'hui rédacteur en chef du *Soleil*, qui est le principal organe des princes. M. Hervé est né à Saint-Denis (île de la Réunion), en 1835.

LE CARDINAL CAVEROT

Mgr Caverot, qui vient de mourir à Lyon (France), était le doyen des cardinaux français. Ce fut un prélat charitable et doux. Son attachement aux doctrines romaines en faisait l'adversaire redoutable des hommes qui, à l'exemple de Mgr Dupanloup, tentèrent de fléchir la rigueur de certaines doctrines.

Mgr Caverot resta vingt-sept ans sur le siège de Saint-Dié et se créa parmi son clergé des sympathies que sa mort aura vivement éprouvées.

Mgr Caverot était né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806 ; nommé évêque de Saint-Dié le 22 juillet 1849, et en 1877 Pie IX le créa cardinal du titre de Saint-Sylvestre *in capite*.

LE CARDINAL JACOBINI

Le cardinal Jacobini est mort à Rome, le 26 février dernier, à une heure de l'après-midi. Son Eminence était né à Albano, le 6 mars 1832, et était âgé par conséquent de 55 ans au moment de sa mort.

En 1862 Pie IX le nomma Référendaire de la Signature. Peu de temps après, il fut nommé secrétaire de la Congrégation de la Propagation de la Foi, avec la surveillance spéciale des affaires de l'Etat, et plus tard il fut chargé de l'examen des décrets et mandamus des synodes provinciaux. En 1867

il devint membre de la Commission Préparatoire, dont les devoirs consistent dans le classement des affaires destinées à être soumises au conseil du Vatican.

En 1874, quand le nonce du pape à Vienne, Falcinelli-Antonucci, fut créé cardinal, Mgr Jacobini le remplaça. Il fut archevêque de Thessalonique, *in partibus infidelium*, et resta à la cour de Vienne jusqu'au mois d'octobre 1880.

En septembre 1879 il fut nommé cardinal et prit alors le titre de prononce.

En octobre 1880 il fut rappelé à Rome, par Sa Sainteté le pape Léon XIII, afin de remplacer le cardinal Nina, en sa qualité de secrétaire d'Etat, position qu'il garda jusqu'au 20 janvier 1887, époque à laquelle il donna sa démission, vu sa mauvaise santé.

Il a été remplacé par Monsignor Rampolla del Tindaro, nonce à Madrid.

MOLTKE ET BISMARCK

La discussion récente sur l'organisation d'un septennat militaire en Allemagne, discussion qui s'est terminée, comme nos lecteurs le savent, par la brusque dissolution du Reichstag, et dont le retentissement a été, on peut dire, formidable dans toute l'Europe, a remis plus que jamais en vedette les deux principaux créateurs et les deux soutiens les plus fermes de l'unité allemande.

Le vieux feld-maréchal de Moltke est remonté à la tribune pour défendre lui-même son œuvre ; et, de son côté, M. de Bismarck a fait plusieurs discours où la France tient une large place et qui compteront parmi ses plus violents. On sait d'ailleurs l'effet qu'ils ont produit, les bruits de guerre qu'ils ont provoqués et les vicissitudes financières dont ils ont été la cause déterminante. Aussi, nous semble-t-il actuel et intéressant de publier aujourd'hui les portraits du grand chancelier et du grand homme de guerre de l'empire allemand, d'après leurs plus récentes photographies.

Leurs personnalités sont malheureusement assez connues pour que nous puissions nous dispenser de rééditer, à ce propos, les principaux traits de leurs biographies.



ACROSTICHE

A. M. VICTOR BILLAUD, SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DES MUSES SANTONES, A ROYAN, FRANCE

A l'Académie, ô jenne Académie,
ougrès où siège seul le talent reconnu !
H ! tu daignes offrir, trop généreuse amie,
ans ton temple, un fauteuil, à moi, barde inconnu !
H ! que pourrais-je faire au milieu de confrères
ûris par la science et le rude labeur,
mberbe que je suis ? J'oubliais : leurs lumières
claireront la voie à mon esprit rêveur.

D u reste, pour avoir un titre à leur estime
D es le droit précieux de suivre leurs leçons,
ouvent je leur dirai dans le langage intime :

M a lyre pour la France aura toujours des sons !
nissant mes accords à ceux de nos poètes,
M ulte, Lemay, Chauveau, Fréchet et Beauchemin, (*)
M ucheur nous chanterons ses brillantes conquêtes,
M a grandeur, sa richesse et son heureux destin !

S ait-elle assez comment nous l'aimons, cette France !
H ! nous le lui dirons avec un fier accent ;
N ous avons partagé sa gloire et sa souffrance,
J errassé ses rivaux, lutté vingt contre cent.

O ui, j'accepte, monsieur, vos offres gracieuses ;
N os muses désormais franchiront l'océan ;
E t voyageant ensemble elles diront, joyeuses :
S uccès, gloire à Québec ! succès, gloire à Royan !

J. B. CAQUETTE.

" LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTRÉAL "

Nous recevons le premier numéro de *La Gazette Médicale de Montréal*, nouvelle revue mensuelle de médecine, de chirurgie et des sciences accessoires.

Les directeurs sont : l'hon. Dr Paquet, le Dr Hingston et le Dr Desjardins. Le secrétaire de la rédaction est le Dr M. Beausoleil, soit donc quatre noms bien connus de la science médicale et qui sont autant de garanties de succès.

Cette revue est bien faite, très soignée et sera d'un grand secours aux médecins et aux étudiants.

LE MONDE ILLUSTRÉ offre ses souhaits de prospérité et de longévité—deux mots synonymes en matière de publication—à *La Gazette Médicale de Montréal*.

(*) Napoléon Legendre, W. Chapman, Chs A. Gauvreau, J. A. Poisson, G. Marchand, A. Lusignan, tous membres de l'Académie des Muses Santones.